

Johan Barthold Jongkind

et quelques contemporains

Sommaire

p. 2	Article du journal « L'autographe au Salon » de 1865
p. 4	Emile Zola
p. 5	Jean Celle
p. 6	Louis de Fourcaud
p. 7	Albert Wolff
p. 8	Claude Monet
p.10	Paul Signac

L'autographe au Salon n°5

Samedi 27 mai 1865



Jongkind (Johann [sic] Barthold). - Né à Latrop (Hollande). - Elève de M. Isabey. Par exemple, personne ne se douterait de cette filiation, en comparant la peinture abrupte et sauvage de l'élève aux sujets coquets et coquettement peints du maître.

Jongkind est un des types les plus originaux de l'art contemporain.

Au physique, Jongkind a le long corps dégingandé, le nez brusque, le front haut, l'œil rêveur que Cervantès prête à Don Quichotte. Seulement l'artiste est de plus joyeuse humeur que le chevalier de la *triste figure* ; il parle une langue hollando-française impossible et qui n'a jamais été en usage nulle part, même en Hollande : mais il la parle avec tant de verve, d'entrain, d'originalité, qu'il se fait davantage écouter que les plus beaux diseurs. Il connaît tout Paris, et tout Paris le connaît. Ce n'est pourtant pas que Jongkind aime le monde. Il ne le méprise pas, mais il craint sa méchanceté et il déplore sa corruption. A dire vrai, il préfère la société des bêtes à celle des hommes. Son atelier est plein d'oiseaux en liberté, qui voltigent de tous côtés, s'abattent familièrement sur son épaule, se perchent sur son chevalet et le regardant travailler. Jongkind s'interrompt pour les caresser, et il leur parle, et il les appelle avec une émotion vraie et sentie :

« - O mes bêtes ! ô chers innocents ! »

L'artiste ressemble bien à l'homme. Un talent un peu farouche comme je l'ai dit, mais en même temps très-fin et très-poétique.

Les deux croquis que nous publions donnent une idée très-juste de sa manière. Le grand surtout, que nous empruntons à la remarquable collection d'eaux-fortes de la maison Cadart, est certainement une des planches les plus étonnantes qu'on y ait publiées.

Le talent de Jongkind se résume en deux mots :

une facture brutale aboutissant à des effets pleins de vérité et de délicatesse.

« Comme coloration, écrivait l'an passé M. Jean Rousseau, dans le *Figaro*, on ne peut rien voir de plus fin ni de plus juste que les tableaux de Jongkind, - pas même les délicieux paysages de Corot. Même naïveté chez les deux peintres, mêmes ciels laiteux et perlés, même lumière franche et limpide. Seulement Jongkind est un Corot à l'état sauvage. Il est plus absolu que le maître, il fait moins de concessions au charme, tout en aimant son art avec la même passion. Au fond rien n'est moins étudié que sa peinture, si débraillée à la surface. Vous n'y trouvez pas une teinte *plate* ; chaque localité se nourrit de toutes sortes de tons qui la corsent et l'enrichissent, sans que l'unité frappante de l'aspect en soit seulement entamée. Et quelle simplicité dans les moyens d'effet ! Quelques accents, énergiques sans dureté, jetés comme au hasard et tombant toujours juste, suffisent à donner au tableau une vibration extraordinaire. »

Un fait dit bien toute la valeur de Jongkind. Il y a quatre ou cinq ans, il quitta Paris pour un temps assez long et fit vendre en bloc, à l'hôtel Drouot, tout ce qui lui restait de tableaux et d'esquisses. Ce furent les artistes qui se les disputèrent, et, dans le nombre, bien des artistes célèbres, Diaz, Philippe Rousseau, Troyon, Willems, etc.



Emile Zola

(1840-1902)

(extraits d'un article paru dans le journal La Cloche le 24 janvier 1872 intitulé Jongkind)

Parmi les naturalistes qui ont su parler de la nature en une langue vivante et originale, une des plus curieuses figures est certainement le peintre Jongkind. Il est connu, célèbre même ; mais l'exquis de son talent, la fleur de sa personnalité, ne dépasse pas le cercle étroit de ses admirateurs ...

Son métier de peintre est tout aussi singulier que sa façon de voir. Il a des largeurs étonnantes, des simplifications suprêmes. On dirait des ébauches jetées en quelques heures, par crainte de laisser échapper l'impression première. La vérité est que l'artiste travaille longuement ses toiles, pour arriver à cette extrême simplicité et à cette finesse inouïe. Tout se passe dans son œil, dans sa main. Il voit un paysage d'un coup dans la réalité de son ensemble, et le traduit à sa façon, en en conservant la vérité, et en lui communiquant l'émotion profonde qu'il a ressentie.

C'est ce qui fait que ses paysages vivent sur la toile, non plus seulement comme ils vivent dans la nature, mais comme ils ont vécu pendant quelques heures dans une personnalité rare et exquise ...

Cet amour profond du Paris moderne, je l'ai retrouvé dans Jongkind, je n'ose pas dire avec quelle joie. Il a compris que Paris reste pittoresque jusque dans ses décombres, et il a peint l'église de Saint-Médard, avec le coin du nouveau boulevard qu'on ouvrait alors. C'est une perle, une page d'histoire anecdotique. Tout un quartier, le quartier Mouffetard, est là, avec ses petites boutiques si curieuses de couleur, son pavé gras, ses murs blafards, son peuple de femmes et de passants. Au milieu de la place, un prêtre retient son chapeau qu'un coup de vent menace d'enlever ; la soutane vole, le noir de cette jupe, dans cet horizon gris, met une note si vraie et si singulière qu'un sourire monte aux lèvres ...

Jean Celle

(1862-1928)

Jean Celle, directeur de l'Ecole Primaire Supérieure de La Côte-Saint-André a côtoyé pendant quelques années Johan Barthold Jongkind. Lors des funérailles du peintre, il a écrit dans « le Gratin » un article sur Jongkind (numéro de juillet-août 1891) dont voici quelques extraits:

« ... Je l'entends encore me dire la misère de ses débuts à Paris, en jeu aux railleries des rapins qu'égayaient ses allures étrangères et sa langue franco-hollandaise, si pittoresque pourtant, et aussi parfois si éloquente en sa bizarrerie ! ses études chez Isabey et dans l'atelier de Picot, ses maladies de jeune homme, isolé, en proie à tous les besoins ; sa détresse quand la pension que lui faisait le roi de Hollande fut supprimée, et que, se voyant abandonné, il se crut persécuté, accusé de conspiration, surveillé par la police ... ; ses ennuis avec les marchands de tableaux, qui l'exploitaient indignement ... Il est resté bon, pourtant, et généreux, et quand il s'interrompt, c'est pour s'attendrir sur un mouton familier qui partout l'accompagne ; il me dit : « regarde ce joli petit bête ».

... [et] Madame Fesser, une hollandaise du même village [sic], qui garda plus de trente ans Jongkind ainsi qu'on garde un enfant, et que Jongkind aimait « comme une sœur » ...

Il me parla de son art, une chose difficile, « qui me fait suer du sang » ; il dit qu'il commence seulement à savoir peindre, à voir la nature...

Puis je me rappelle le bonheur que j'eus à feuilleter ces albums où Jongkind aura laissé le meilleur de son œuvre en ces dernières années ... Il y a des ciels pleins de colère où l'on entend gronder la foudre, - et des ciels pleins de bonté et de poésies, encore baignés de la rosée du matin ... »

Louis de Fourcaud

(1851-1914)

Louis de Fourcaud (1851-1914) fut professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Critique littéraire, artistique et musical... Il fut le premier biographe d'Emile Gallé... (extraits de Johan Barthold Jongkind aquarelliste, par Louis de Fourcaud, éd. Rumeur des Ages)

Paris, 9 octobre 1891

« ... Je ne crains pas d'avancer que ce Hollandais, qui a vécu et qui est mort en France à peu près ignoré de la foule, a exercé sur nombre de nos artistes une remarquable influence ... Des procédés de Jongkind, dessinant par grands plans, peignant par taches vives, s'est inspiré, à la suite de M. Monet, tout le groupe impressionniste. Jongkind a été un véritable artisan de nouveauté. Ses toiles, dès longtemps admirées des connaisseurs, n'ont pas seulement à nos yeux un charme exquis et une haute valeur, elles ont aussi une indéniable portée pour l'histoire de notre art ; elles sont comme un des points d'origine de notre évolution actuelle ...

Sans vanité, Jongkind s'appréciait selon son mérite, ayant conscience de ses forces. Il se passait, d'ailleurs, de compliments et ne désirait même pas les honneurs. A quelqu'un qui faisait miroiter à ses yeux l'éventualité d'un ruban rouge, je l'ai entendu riposter par cette boutade : « Vous avez dû voir qu'il y a, au rez-de-chaussée de ma maison, un charbonnier. C'est mon ami. Je veux pouvoir continuer à causer avec lui sans m'humilier et sans l'humilier. » ...

Son individualité ne s'accommodait que des transcriptions directes du réel, selon sa perception originale. Rien n'égale la variété de sa production ...

J'estime que la série de ses notations en couleurs à l'eau compte en ce qu'il nous a laissé de plus précieux ... Ces aquarelles étaient le plus pur de son art ... »

Albert Wolff

(1835-1891)

Albert Wolff était journaliste et critique d'art.

Article paru dans Le Figaro le 4 décembre 1891 à l'occasion de la vente posthume de tableaux, esquisses, études et aquarelles de Jongkind à l'hôtel Drouot (vente du 7- 8 décembre 1891)

« ... Un marchand de la rue Lafitte [à Paris], M. Détrimont père, très épris aussi d'art nouveau, exposa les Jongkind à sa vitrine ; l'amateur banal les salua par un sourire ironique ; l'observateur attentif, lui qui ne va pas à la signature, s'arrêtait pensif devant l'éclosion d'un artiste rare qui avait ce don précieux de ne ressembler à personne ...

L'artiste vieilli reçut les hommages tardifs de l'argent avec quelque indifférence. Son amour-propre en ressentit un peu de satisfaction, pas autant toutefois que du calme de l'isolement, de l'indépendance de son travail dans la liberté de production pour l'art et non pour l'argent ; il se trouvait heureux à La Côte-Saint-André ...

Dans sa vie agitée, longtemps misérable, toujours incertaine, Jongkind avait rencontré une affection profonde, l'admiration pour l'artiste, la tendresse pour l'homme ; un foyer où cette âme en peine trouva le point de repos. Comment reconnaître ce bienfait ? Jongkind ne crut pouvoir mieux récompenser cette amie [Joséphine Fesser] qu'en lui donnant la fleur de son art. Une œuvre lui semblait particulièrement bien venue, aussitôt il l'offrait à cette amie, en lui disant : « c'est pour vous ! en vous la donnant je la garde encore, car je pourrai la revoir toujours ! » ...

Cette qualité suprême de l'œuvre d'art se manifeste peut-être avec plus d'intensité encore dans les aquarelles ... Ces aquarelles étaient des documents précieux, les notes ou morceaux venus directement de la contemplation de la nature ... »

Claude Monet

(1840-1926)

Claude Monet écrit dans une lettre à son ami Eugène Boudin, le 20 février 1860 : « ... Vous savez que le seul bon peintre de marines que nous ayons, Jongkind, est mort pour l'art. Il est complètement fou. Les artistes font une souscription pour pourvoir à ses besoins. Vous avez là une belle place à prendre. » ... (Johan Barthold Jongkind raconté par lui-même de Moreau-Nélaton éd. Rumeur des Ages p. 51)

En fait Claude Monet n'avait pas encore rencontré Jongkind qui, en 1860, était au point le plus bas. Quelque temps après, il raconte dans un ouvrage intitulé « mon histoire » recueillie par Thiebault-Sisson éd. L'Échoppe :

« ... J'ai oublié de vous dire que, depuis peu, j'avais fait la connaissance de Jongkind. Pendant mon congé de convalescence, un bel après-midi, je travaillais aux environs du Havre dans une ferme. Une vache pâturait dans un pré : l'idée me vint de dessiner la bonne bête. Mais la bonne bête était capricieuse et, à chaque instant, se déplaçait. Mon chevalet d'une main, ma sellette de l'autre, je la suivais pour retrouver tant bien que mal mon point de vue. Mon manège devait être fort drôle car un grand éclat de rire, derrière moi, retentit. Je me retourne et je vois un colosse qui pouffe. Mais le colosse était un bon diable. « Attendez, me dit-il, que je vous aide. » Et le colosse, à grandes enjambées, rejoint la vache et, l'empoignant par les cornes, veut la contraindre à poser. La vache, qui n'en avait pas l'habitude, se rebiffe. C'est à mon tour, cette fois, d'éclater. Le colosse, tout déconfit, lâche la bête et vient faire la causette avec moi.

C'était un Anglais de passage, très amoureux de peinture et très au courant, ma foi, de ce qui se passait chez nous :

- Alors vous faites du paysage, me dit-il.
- Mon Dieu, oui.
- Connaissez-vous Jongkind ?

- Non, mais j'ai vu de sa peinture.
- Qu' en dites-vous ?
- C'est rudement fort.
- Vous êtes dans le vrai. Savez-vous qu'il est ici ?
- Ah bah ?
- Il habite à Honfleur. Auriez-vous plaisir à le connaître ?
- Fichtre oui. Mais vous êtes donc de ses amis ?
- Je ne l'ai jamais vu, mais dès que j'ai su sa présence, je lui ai envoyé ma carte. C'est une entrée en matière. Je vais l'inviter à déjeuner avec vous.

L'Anglais, à ma grande surprise, tint parole et, le dimanche suivant, nous déjeunerions tous trois de compagnie. Jamais repas ne fut si gai. En plein air, dans un jardinet de campagne, sous les arbres, en face d'une bonne cuisine rustique, son verre plein, entre deux admirateurs dont la sincérité ne faisait pas de doute, Jongkind ne se sentait pas d'aise. L'imprévu de l'aventure l'amusait : il n'était pas habitué, d'ailleurs, à être recherché de la sorte. Sa peinture était trop nouvelle et d'une note bien trop artistique pour qu'on l'appréciât, en 1862, à son prix. Nul, aussi, ne savait moins se faire valoir. C'était un brave homme tout simple, écorchant abominablement le français, très timide. Il fut très expansif ce jour-là. Il se fit montrer mes esquisses, m'invita à venir travailler avec lui, m'expliqua le comment et le pourquoi de sa manière et compléta par là l'enseignement que j'avais déjà reçu de Boudin. Il fut, à partir de ce moment, mon vrai maître, et c'est à lui que je dus l'éducation définitive de mon œil.

Je le revis à Paris très souvent. Ma peinture, ai-je besoin de le dire, y gagna. Les progrès que je fis furent rapides. Trois ans après, j'exposais. Les deux marines que j'avais envoyées furent reçues avec un numéro un, accrochées sur la cimaise en belle place. Ce fut un gros succès... »

Paul Signac

(1863-1935)

(Jongkind par Paul Signac éd. G. Crès & Cie 1927)

« Sensibilité:

... Sensible et sans ambition, Jongkind fuyait les relations mondaines ou officielles. Ce qu'il aimait c'était un copain avec qui il pût « causer et blaguer »!

... Il aimait les gens du peuple, les humbles vers qui allait son cœur angoissé, les simples, les enfants, les animaux. Avec eux ce misanthrope oubliait les injustices et les affronts : le charbonnier Rochette de la rue de Chevreuse, l'entrepreneur Bonnard de la Côte...

Il adore les enfants, joue aux billes avec les gosses de Montparnasse; espère jouer une bonne partie avec Jules Fesser. Gâte les petits-fils Fesser, comme il a gâté le fils. Leur apporte des cadeaux, des fusils : « Il faudra faire attention qu'ils ne se fassent pas de mal. Qu'on ne leur donne pas de capsule. » Il veut vendre de la peinture pour « payer le beau cheval pour Coucou et Lhenlo », tandis que Mme Fesser « payera le petit voiture ».

Même chez de simples hôtes, il gâte aussi la marmaille : « les enfants sont charmants. J'avais acheté des images de toute sorte, de petites histoires et des papillons et des oiseaux : cela a tout de suite occupé nos petits amis. La petite fille de dix ans a voulu coucher dans notre chambre. » Il était heureux quand les petits paysans de la Côte l'appelaient « Jonquille ».

Apport:

Ennemi des formules et des contraintes, dans la vie comme dans son art, ce solitaire n'est pas long à se débarrasser de toute influence et à dégager sa personnalité.

Pour exprimer tout ce qu'il ressent, pour peindre tout ce qui l'enchant— la palpitation de la lumière, la transparence de l'atmosphère, la fluidité des eaux, leur clapotis, leurs reflets, les brumes opalescentes, les effets de lune, la neige, la fuite des nuages, des voiles et des patineurs, toutes

ces fêtes de la nature dont son âme de Hollandais est imprégnée— il lui faut se créer un double métier qui lui permette d'abord de fixer devant la nature la course passagère de ces éléments en perpétuel mouvement et d'en reconstituer ensuite, au chevalet, dans l'atelier, la splendeur colorée.

Au premier degré, pour saisir l'âme des choses, pour fixer sa sensation, il usera d'un dessin sténographique, rehaussé à l'aquarelle de quelques prestes touches.

Au deuxième degré, pour fixer et développer sur la toile ses impressions, il se crée, de toutes pièces, une technique lui permettant de reconstituer la variété, la richesse, la douceur des spectacles qui l'ont ému.

Vision :

... Si les notations de Jongkind sont d'une telle variété, d'une telle acuité, c'est que son œil est resté perpétuellement vierge. Jamais il ne voit des formes préconçues cérébralement ; il voit les objets tels qu'ils apparaissent à son œil de peintre, sans cesse renouvelés par le mouvement et l'éclairage. Il a su sauvegarder cette innocence de l'œil dont dépendent toutes qualités picturales. Sa perception est restée aussi pure que le serait celle d'un aveugle-né qui soudainement verrait. Tout pour lui est toujours nouveau...

Aquarelles :

... La technique des aquarelles de Jongkind a peu varié. Hésitante pendant les premières années, elle arrive vite à la parfaite sûreté pour s'y maintenir, sans déclin, jusqu'aux dernières.

Les aquarelles du vieillard de la Côte Saint André sont peut-être plus jeunes que celles du début, et, quoi qu'en dise la rue de la Boétie, les sites dauphinois valent les marines de Honfleur.